

et une nuée de théoriciens surgissent qui seraient fort embarrassés de manier un aviron ou de donner un coup de poing mais discoururent à volonté sur la « station droite », les extenseurs, les fléchisseurs, etc... Ce ne sont point de telles dissertations qui auraient incité les étudiants belges à se livrer au sport et il est à croire que le roi Albert a pris le bon moyen de les y amener. L'ainour-propre universitaire aidant et l'honneur de l'*Alma mater* ainsi mis en jeu, on peut s'attendre à voir les nouveaux championnats prendre de plus en plus d'importance et provoquer parmi la jeunesse belge une féconde émulation.

Espérons que l'exemple sera suivi et qu'on n'entendra plus tenir, à de braves garçons robustes et énergiques, ce langage qui rappelait celui de Cham : « Faites du sport, jeunes gens, mais prenez bien garde de courir trop vite, de pédaler trop longtemps, de ramer trop fort, de frapper trop dur et de sauter trop haut ». Le bon sens a pris sa revanche par l'initiative d'Albert I^{er}. L'humanité lui en devra une longue reconnaissance.



LA CARTE CYNÉGÉTIQUE DU GLOBE



L'exposition cynégétique qui aura lieu à Vienne le printemps prochain et la belle randonnée africaine que vient d'accomplir M. Th. Roosevelt attirent l'attention sur un sport devant lequel se sont ouverts des horizons nouveaux mais momentanés, en ce sens que l'organisation des grandes chasses africaines n'aura évidemment qu'un temps, la civilisation par son extension rapide devant y mettre fin dans un avenir plus ou moins prochain.

Tout le monde sait maintenant que le permis de chasse dans ces parages hier encore inconnus se paie cinquante livres et qu'il ne donne droit d'abattre qu'un nombre limite de pièces ; le gros gibier se protège désormais en vue d'arrêter sa disparition trop rapide. En général les billets se prennent à Londres ; on débarque à Monbaza et l'on prend le chemin de fer jusqu'à Nairobi, station centrale où le matériel nécessaire aux expéditions peut être obtenu moyennant finances. Outre la limitation du nombre de pièces qu'un

chasseur a droit d'abattre, il y a des portions de territoire réservées de façon que les animaux s'y réfugient en sécurité. C'est ainsi, du moins, que les choses se passent au Congo belge et dans les possessions allemandes et portugaises aussi bien que dans l'Afrique anglaise. La France seule fait exception. La chasse est libre d'un bout à l'autre de son vaste empire africain, mais ce régime va sans doute être modifié, les pouvoirs publics considérant que la destruction gratuite des éléphants et des hippopotames permet à ceux qui l'opèrent de se procurer chaque année une quantité d'ivoire dont la valeur s'élèverait à plusieurs millions de francs.

L'éléphant d'Afrique se différencie de celui d'Asie par la longueur de ses jambes et de ses défenses. C'est une bête particulièrement redoutable à affronter car elle charge avec furie l'homme qui l'a blessée. On ne la trouve plus aujourd'hui qu'aux environs des grands lacs. Les hippopotames sont encore nombreux sur tous les fleuves d'Afrique. Ils vivent en troupes et sortent de l'eau pour se tenir la nuit dans les roseaux. A terre, handicapés par leur poids énorme, ils se défendent malaisément. Mais dans l'eau, où ils peuvent rester sept à huit minutes sans remonter à la surface, on les voit inopinément surgir aux côtés de la pirogue qui contient les chasseurs et qu'ils s'efforcent de renverser. Leur effrayante mâchoire peut broyer un homme d'un seul coup. Le rhinocéros, gris ou noir (le premier assez grand, le second plus petit et portant des cornes plus courtes), se défend très rarement. Il fuit, même blessé, à de très longues distances et meurt en tombant sur le ventre le nez contre terre et les genoux repliés. C'est un animal inintelligent; il vit assez solitaire dans la vase des marais ou dans les fourrés épineux.

Au Cap., dans la partie sud du Congo et, dans le voisinage des grands lacs on trouve le buffle, animal de haute taille, très combattif, la tête couverte de cornes débordantes d'une dureté sans égale; le buffle attaque et pourchasse sans se laisser détourner de la bataille qu'il cherche. Il en va tout autrement de la girafe. Celle-là détient le record de la prudence et de la timidité au point qu'il est fort difficile de l'approcher. Elle aperçoit l'homme de loin grâce à sa haute taille et se montre fort habile dans l'art de se dissimuler. Le mimosa, arbre dont elle se nourrit, lui sert encore à se cacher; la couleur de l'animal et celle du végétal se confondent si bien qu'il faut beaucoup d'expérience pour les distinguer. Aussi,

le chasseur avisé se met-il à l'affut dans les branches d'un mimosa, attendant que des girafes en viennent brouter les feuilles.

Au cours d'une intéressante étude, que nous analysons ici, M. René Thévenin passe en revue les différents gibiers de chaque région et dresse ainsi une véritable et curieuse carte cynégétique du globe. Il va de soi que l'Afrique détient à cet égard les records de l'abondance et de la variété. En plus des animaux que nous venons d'énumérer, on y chasse l'okapi et celui-ci dont la découverte est assez récente présente cette particularité de se rapprocher beaucoup d'un antédiluvien, le paleotragus qui, à l'époque miocène, existait en Asie Mineure et en Grèce. Il rappelle d'autre part la girafe. L'okapi est très rare et les muséums s'en disputent les précieux spécimens. Tels sont les principaux herbivores africains avec, bien entendu, les antilopes, les zèbres et les gazelles. Parmi les carnassiers, le lion autrefois très commun ne se rencontre plus guère que sur le versant sud de l'Atlas. L'homme qu'il craint, le chasse à l'affut près des lieux où il se désaltère. Plus redoutable que le lion d'Afrique — encore que celui-ci soit doué d'une force extraordinaire — est la panthère qui est répandue sur tout le continent et jusqu'en Tunisie. La panthère qui grimpe aux arbres avec une agilité extrême se jette sur toute proie — homme ou animal — qui passe à sa portée et la déchiquette de terrible façon. Aussi est-ce là une chasse assez dangereuse. Il faut citer encore les hyènes et, dans un autre ordre d'idées, les grands singes : chimpanzés, gorilles, orang-outangs ; le gorille, de tous le plus fort et le plus à craindre, se trouve principalement dans les forêts de la région équatoriale.

L'Asie qui prend rang immédiatement après l'Afrique dans l'échelle cynégétique ne possède plus ni l'hippopotame ni la girafe. Aux époques préhistoriques, ces animaux se rencontraient un peu partout et même en Europe ; ils sont devenus de nos jours exclusivement africains. L'éléphant d'Asie est moins recherché pour l'ivoire qu'il fournit que ne l'est son congénère d'Afrique. Par contre, il se domestique de façon très curieuse. Aussi, s'efforce-t-on de le capturer vivant. La croissance de l'éléphant se faisant avec une grande lenteur, l'homme a plus d'intérêt à s'emparer de sujets adultes qu'à en élever des jeunes. La chasse à l'éléphant ainsi comprise manque évidemment d'intérêt. Elle consiste à rabattre les animaux poursuivis vers une enceinte où on les renferme. Ce qui est étrange, c'est que les éléphants domestiqués

prêtent très volontiers leur concours à l'homme pour s'emparer de leurs frères sauvages et s'emploient à les dresser tant par la force que par la persuasion. L'éléphant, on le sait, possède une intelligence remarquable.

C'est à dos d'éléphant qu'on chasse le buffle d'Asie, encore plus redoutable que son congénère d'Afrique, et aussi — du moins les Anglais le font-ils — le roi de la jungle, le tigre. L'Inde, l'Indo-Chine, la Chine, les îles de la Sonde sont riches en tigres. On en trouve aussi jusqu'en Sibérie et sur les bords de la mer Caspienne. Ce qu'ils préfèrent, ce sont les jungles marécageuses. La presqu'île de Singapour et le delta du Gange, par exemple, en sont infestés. Comme le lion d'Afrique, le tigre quand il est jeune dédaigne l'homme pour des proies mieux appréciées de son estomac mais plus difficiles à abattre. Ce sont les vieux tigres qui s'attaquent à l'homme. Dans certains villages de l'Inde, les tigres font presque une victime par nuit et sèment ainsi la terreur parmi la population. Leur pas est si léger que nul ne les entend venir tandis qu'eux, par la finesse de leur odorat, se guident avec certitude.

Il y a encore en Asie des rhinocéros et des gaurs, grands bœufs sauvages, qu'on rencontre clans les forêts ce qui permet aux sportsmen, très friands de cette belle chasse, de s'abriter derrière les arbres pour approcher du gaur et éviter sa charge aussi redoutable que celle du buffle, sinon davantage. Les Anglais, chassent encore dans l'Inde une grande et belle antilope qu'ils désignent sous le nom de taureau bleu. Quant à la panthère qui abonde dans les Iles de la Sonde, on la trouve aussi dans le sud de l'Inde et en Chine et elle ne diffère guère de la panthère d'Afrique.

L'Australie possède le kangourou : c'est son gibier national, Le kangourou a ceci de remarquable, que sa taille varie de celle du lapin à celle du daim. Les indigènes australiens chassaient jadis le kangourou en allumant des feux d'herbes qui forçaient les animaux à s'assembler en troupes; aussitôt on se jetait sur eux: profitant de leur surprise et de leur émoi, on les criblait de flèches et de boomerangs. Les Anglais ont introduit la chasse à courre. L'extrême vitesse dont est capable le kangourou rouge — le plus grand de tous — rend cette chasse très animée. Elle est longue, la bête ayant une grande force de résistance. Traquée, il lui arrive parfois de se retourner contre ses agresseurs et de

chercher à les déchirer avec les griffes dont sont armées ses pattes de devant. Forcée, elle se jette si possible dans l'eau, comme le cerf et l'hallali du *kangourou-hunt* se termine à l'euro-péenne.

Les chasses d'Amérique, sans égaler celles d'Afrique ou d'Asie, présentent de l'intérêt. Les bisons ont à peu près totalement disparu de l'Amérique du Nord. Mais il reste le caribou, le wapiti ou grand cerf rappelant ceux d'Europe mais en des proportions fort accentuées. Quant à l'Amérique du Sud, elle possède le jaguar et le congouar. Il y a encore le condor des Andes, le premier des oiseaux de proie par l'envergure laquelle dépasse trois mètres. Il arrive aux Gauchos de le prendre au lasso en utilisant les défilés étroits des montagnes. Dans la partie la plus resserrée, ils déposent un cadavre d'animal ; le condor s'acharne à le dépecer et n'ayant point l'espace dont il aurait besoin pour s'envoler, il se trouve pris comme au piège.

En Europe, c'est au nord qu'il faut aller pour trouver ce qui reste de gros gibier. Dans les forêts scandinaves, le grand élan — en Russie l'ours — sur les sommets des Alpes et des Pyrénées, l'aigle royal — voilà en dehors des loups, sangliers et des cerfs qu'on rencontre un peu partout, tout ce que les Européens peuvent offrir d'important au point de vue cynégétique. Le pourront-ils longtemps? Il est bien clair que non. La chasse termine sa carrière : ce beau sport ne peut s'accommoder du progrès rapide, des conditions de la vie civilisée. Et ce serait une erreur de croire que c'est par la destruction directe que la disparition du gros gibier s'opère principalement. S'il en était ainsi des lois de protection pourraient encore intervenir efficacement. Mais il n'en est rien. Ce qui agit de façon plus certaine et plus définitive, c'est la suppression des moyens et habitudes d'existence de ces animaux. Ceux-ci ne trouvent plus ni leur subsistance accoutumée ni la sécurité dont ils ont besoin. Ainsi ils dépérissent ; leur force de reproduction s'affaïsse et disparaît. Sans doute il s'agit d'une évolution qui, bien que devant s'accélérer chaque jour, durera encore longtemps. Mais la période de disparition a commencé et rien n'indique qu'elle puisse s'interrompre et prendre fin. Il faudrait pour cela que quelque énorme cataclysme matériel ou social, vint ruiner et dépeupler des régions entières où la vie sauvage renaîtrait alors. L'homme peut artificiellement se fabriquer à lui-même de la vie sauvage et l'hygiène moderne l'y engage, mais les animaux

que nous venons d'énumérer ne sauraient se contenter d'une demi-fiction ; il leur faut la pleine réalité et c'est cette réalité qui devient de plus en plus irréalisable.

UNE OLYMPIE MODERNE ⁽¹⁾

VI. — Les Cérémonies

Le chapitre des « cérémonies » est, on le comprend, l'un des plus importants à régler. C'est par là surtout que l'Olympiade doit se distinguer d'une simple série de championnats mondiaux, Elle comporte une solennité et un cérémonial qui ne seraient point de mise en dehors du prestige que lui valent ses titres de noblesse.

Et d'autre part, il convient d'éviter l'écueil d'une vaine parade et de se tenir strictement dans les limites du bon goût et de la mesure.

Si nous consultons l'histoire, nous apercevons l'antique Altis sillonnée, durant les Jeux, de cortèges de toutes sortes mais auxquels le plus souvent, un acte religieux servait de prétexte. Athlètes, spectateurs, fonctionnaires offraient des sacrifices successifs aux divinités symboliques dont les images et les autels parsemaient l'enceinte sacrée. Il est bien difficile de déterminer le degré de majesté et de véritable beauté atteint par ces évolutions ; elles s'accomplissaient en tous cas avec le sérieux désirable. Les anciens possédaient évidemment le *sentiment de l'évolution collective* que nous avons perdu mais qu'il serait aisé de retrouver, aucune bonne raison ne permettant de leur attribuer à cet égard une supériorité immanente ; leur supériorité, ils l'avaient acquise et développée par l'habitude. Il faut avouer que le caractère particulièrement humain que revêtaient les cultes alors en vigueur facilitait cette acquisition et ce développement. De nos jours, il n'y a plus guère de culte public possible et ses manifestations de toutes façons ne se prêteraient à rien d'équivalent. Quant aux fêtes civiles, on n'est encore parvenu nulle part à leur donner un aspect de véritable noblesse et d'eurythmie.

(1) Voir les *Revue Olympique* d'Octobre, Novembre et Décembre 1909 et de Janvier et Février 1910.